

DENISE L.

Ces chemins qui nous enfantent

BIOGRAPHIE

(Extraits)

Propos recueillis par PATRICE LE BRIS

D'où venons-nous ?

Du fond des temps.

Que sommes-nous ?

De pauvres gens.

Où allons-nous ?

Où va le vent.

Maurice Carême

Aux enfants de Marie-France,
Myriam, Olivier, Anne, Emmanuel.

À Claire.

À Danielle et Françoise qui m'ont aidée.

À Pierre qui fut un peu mon petit garçon.

Comme une fourmi

« Tu as eu une vie très ordinaire ». C'est Odile ma sœur, de six ans ma cadette, qui parle. Elle a raison !

Aucun événement extraordinaire n'a traversé ni marqué ma vie. Rien que des joies, petites ou grandes, et des peines, petites ou grandes elles aussi. Comme dans toute vie. Rien que de très ordinaire effectivement. Et si je commence ce récit, certes c'est un peu pour parler de ce que j'ai vécu, mais aussi et surtout pour évoquer et perpétuer le souvenir de celles et ceux qui m'ont précédée ou que j'ai rencontrés.

À bientôt quatre-vingt cinq ans, j'étais il y a peu sur un quai de la gare de Lyon Part Dieu. Parce que j'étais fatiguée, ma jeune nièce Myriam qui m'accompagnait demanda à un garçonnet de bien vouloir me céder sa place sur l'un des rares bancs du quai.

Je voulus remercier le petit garçon avec gentillesse en l'appelant par son prénom. Il s'appelait Alexis... Mais je n'entendais pas. Je suis atteinte de « surdité moyenne » et le brouhaha de la gare ne m'aidait pas !

« Alexis ! répétait l'enfant, de plus en plus fort, de plus en plus près...

- Alexis... Ça y est, j'ai compris ! Merci Alexis », lui dis-je, pensant que notre conversation n'irait pas plus loin.

Mais mon interlocuteur était lancé...

« Et ma grande sœur s'appelle Manon... Ma petite sœur s'appelle Coline... Mon papa s'appelle Pierre et ma maman s'appelle Gaëlle ».

Mon oreille s'était maintenant ouverte et je sentais que ma mémoire enregistrait : je pressentais qu'elle garderait gravées ces informations inattendues. Je riais intérieurement, pensant « Cela va-t-il s'inscrire aussi durablement que la généalogie de Charles-Quint, cette généalogie qu'il fallait connaître par cœur si l'on souhaitait comprendre quelques chose à l'étendue de l'empire ? »

Le petit garçon maintenant m'observait. Il tapota mes verres de lunettes.

« Tu as de drôles de z'yeux ! Tu n'entends pas, tu n'y vois pas !.. Mais t'es comme une fourmi ! » Il clama cette découverte avec une conviction heureuse.

Comme une fourmi...

Et si j'avais traversé la vie à la manière d'une fourmi ?.. J'ai quelquefois observé ces discrètes

petites créatures. On pourrait les croire toujours en promenade, alors qu'elles travaillent beaucoup. Je me souviens de l'une d'elles qui, au cours d'un pique nique avait chapardé un morceau de chips. Elle le tenait droit sur son dos. L'ensemble évoquait une minuscule planche à voile. Je contemplais longtemps cette silhouette inattendue... inoubliable d'ailleurs !

Ma petite enfance

Je suis née le 17 octobre 1927. Mes parents habitaient au Havre un petit deux pièces rue Thiébaud (rebaptisée depuis rue du général Sarrail). Un logement provisoire qu'ils occupaient depuis leur mariage dans l'attente d'un enfant. À ma venue, ils s'installèrent impasse Dufau, à Graville. Ils y avaient acheté un terrain sur lequel se dressait une petite mesure. Comme il le fit toujours dans les endroits où il s'installait, mon père planta un lilas et des lys !.. Habile en maçonnerie, il eut tôt fait, avec l'aide d'un frère et d'un beau-frère, de rendre la mesure habitable.

La construction était située en contrebas du terrain, si bien que j'avais l'impression de vivre dans une taupinière. Impression accrue lorsque, sortant dans le jardin, surprise, je recevais la clarté d'un soleil ignoré à l'intérieur.

Dans cette maison sombre, il y avait dans la cuisine, les trouées rougeoyantes des ouvertures de la cuisinière quand Maman y engouffrait du bois. Cuisinière sur laquelle Maman me préparait de bons goûters cauchois : tartines grillées puis beurrées,

accompagnées de cidre chaud. Habitude typiquement cauchoise, on ne buvait autrefois que très peu d'eau.

Cette habitude de boire du cidre venait directement du plateau de Caux. Au début du XXe siècle encore, réservoirs et citernes étaient rares et l'eau des mares n'était pas potable. Lorsque l'on construisait une chaumière, on creusait d'abord le terrain pour en extraire l'argile qui servirait, avec les colombages, à la construction de l'habitation. Le creuset d'où avait été tirée l'argile réceptionnait les eaux de pluie. C'était la mare.

On prenait un grand soin des mares. Impropre à la consommation directe, l'eau, bouillie, servait à la cuisine.

C'est ainsi que le jus de pommes fermenté était devenu la « boisson » traditionnelle du Pays de Caux. Les Cauchois descendus en ville gardaient cette habitude. Après le lait, les enfants passaient donc directement au cidre !.. cidre allégé tout de même.

Les voisins

Jusqu'à l'âge de cinq ans, l'âge de mon entrée à l'école, je menais une enfance assez solitaire.

Maryvonne ne résidait pas dans le quartier. Quand elle y venait, c'était la fête. Mais, entre temps, je vivais entourée d'adultes, souvent fort âgés !

Nos plus proches voisins étaient ceux-là mêmes qui nous avaient vendu une partie de leur terrain et la maisonnette délabrée.

Pendant un certain temps, quelques mois, quelques années peut-être, la frontière entre leur bien et le nôtre resta virtuelle.

Ils étaient nos voisins...

Ils étaient nos amis...

Je fréquente encore leur petite-fille qui est elle-même arrière grand-mère !..

C'est sans aucun doute la longue fidélité des amitiés heureuses.

Leur maison, dans mon souvenir, ressemblait à un grand chalet.

L'entresol, très vaste, était occupé par notre voisin vannier, le matériel nécessaire à ce travail et les objets finis qui attendaient la livraison. C'était

son atelier. Monsieur Enault y travaillait le dos au mur, sous la lumière d'un soupirail qui, au-dessus de lui, venait éclairer son ouvrage. Il travaillait à même le sol, jambes écartées, faisant ainsi place à l'ouvrage qu'il confectionnait.

Intéressée et admirative, je venais souvent assister à la confection des corbeilles, huches à pain et paniers de toutes sortes.

Au dehors, un petit perron menait du jardin à l'étage. Ma mère l'empruntait quelquefois pour rendre visite à notre voisine.

Le perron se terminait en haut par un petit pallier entouré de murets sur lesquels fleurissaient des géraniums. Sans nul souci ni prudence, ma jeune maman trop confiante me laissa un jour admirer les géraniums.

Comme je ne me décidais pas à rentrer, ma mère et son amie vinrent jusqu'à l'entrée. Il ne restait plus un seul pétale aux géraniums ! J'évoluais sur un tapis de confettis de tous les roses et les rouges inventés par les fleurs.

Je n'ai pas le souvenir de cette action d'éclat... Elle me fut racontée plus tard.

Cependant, certains soirs d'été, quand, à Vernioz, je viens ôter les pétales fanés des géraniums,

j'accomplis ces gestes avec une sorte d'exaltation intérieure !..

Quels sont donc ces gênes qui me portaient enfant à un geste regrettable et qui se réveillent encore traîtreusement quand je rencontre un géranium ?

Nos voisins avaient encore chez eux leur dernier fils, lequel allait se marier. Et, pour ce mariage, une troisième maison fut construite sur le terrain.

Le voisinage devint alors jeune et festif. La jeune Madame Enault était charmante, douce et rieuse. Elle aussi resta notre amie tout le long de la vie.

À cette époque, avant que ne s'élève le mur mitoyen, je me rappelle certains repas pris en commun les soirs d'été. Les repas étaient émaillés de chansons et tout le monde semblait heureux.

Le père était pour moi Monsieur Enault « la cave » et le fils Monsieur Enault « la bicyclette », c'est ainsi que je les distinguais.

Il y avait aussi les distractions d'hiver. Maman me disait qu'André Duroméa, futur maire du Havre et beau-frère de notre jeune voisin, ne négligeait pas les fêtes de Mardi gras. Sé déguiser et aller voir les voisins le ravissait... et nous aussi !

Monsieur Enault « la cave » n'était pas le seul artisan de l'impasse. Je me souviens en particulier du

cordonnier et surtout de la couturière, Madame Chauvel. Avec elle aussi, nous avons toujours cheminé.

Maman achetait des tissus en février, au moment des soldes, et Madame Chauvel en faisait des merveilles ! Et pour que merveilles adviennent, il fallait essayer le vêtement en cours de confection.

Entre deux séances d'essayage, je pouvais aller dans le jardin et, du jardin, je contemplais la voie ferrée. J'étais fascinée, surtout quand passaient, composés d'innombrables wagons, les trains de marchandise. Ils passaient ... Les comptais-je, je ne le crois pas... Je pensais plutôt « encore, encore un, encore, encore... » et demeurais là à les regarder jusqu'au dernier.

Visites en famille

Nous avons, à côté des relations de voisinage, des relations familiales que nous ne négligeons pas. Quelques membres de la famille demeuraient également au Havre, d'autres à Bolbec ou à Rouen. D'autres encore habitaient Mélamare, le berceau familial.

La plupart de nos visites havraises avaient lieu en semaine. En compagnie de Maman, nous rendions visite à Tante Esther, Cousine Leroy, Cousine Louise.

*

Tante Esther, sœur de mon grand-père Albert Pitte, demeurait dans un appartement rue Joseph Morlent, non loin de la mer. Jeune, elle avait quitté sa campagne natale et conquis le cœur d'Auguste Stier, consul du Panama. Ils vécurent toute leur vie ensemble, très heureux. Quand je la connus, elle était déjà veuve. Dame très digne et discrète, elle appréciait que je me tienne bien à table. Régulière dans sa gentillesse, elle me donnait une pièce de dix centimes quand nous prenions congé !..

La dernière fois que nous la vîmes, courant de l'été 1933, je lui montrai mon premier livre de prix. Nous étions installées dans le jardin. Tante Esther et Maman devisaient ; je jouais avec un casse-tête : un carré constitué de cases contenant des lettres, une case vide permettant de déplacer les autres pour former des mots. Je garde un souvenir paisible et radieux de ce dernier moment en sa compagnie.

*

Je garde également un souvenir pittoresque des visites à la cousine Leroy, dont je ne me rappelle ni le prénom ni le lien de parenté qui nous unissait à elle. Elle tenait une petite graineterie dans le quartier du Rond-point. Je me souviens des sacs de graines dans la boutique, des plans inclinés, sans doute destinés à la manutention des sacs. Cousine Leroy possédait deux beaux gros chats et nous faisait toujours part de leur poids. Durant ses dernières années d'activité, elle était aidée par une employée de maison et pouvait ainsi se consacrer exclusivement au magasin. Elle nous disait : « Au moins, les dimanches, je ne suis plus seule » ; à l'époque, les employés de maison était logés, nourris et présents même le dimanche !

.../...

Je me souviens par contre du tragique destin de notre cousine Louise. Cette cousine de ma grand-mère Émélie Pitte eut une destinée difficile. Comme ma grand-mère, elle donna, hors mariage, naissance à une fille, Suzanne, je crois... Cette fille, comme Albertine, fille d'Émélie, décéda de la tuberculose.

Cousine Louise avait du caractère. Lors des processions aux Trois-Pierres, elle brandissait sa fille au-dessus des têtes afin que son père, qui se pavanait au milieu des chantres, la voie. Nul mot n'était nécessaire, ce geste seul suffisait pour qu'il comprenne sa couardise.

Notre cousine logeait dans une chambre d'un immeuble dont elle assurait l'entretien – j'ai vu entre ses mains le premier aspirateur, un instrument magique !

Nous l'avons vue pour la dernière fois le 6 juin 1940. Je venais de passer l'examen des bourses, la matin au Havre. Avant de repartir, étant donné les événements en cours, nous sommes passées la voir pour lui proposer de s'installer à Saint-Nicolas avec nous. « Non, nous dit-elle, je ne suis pas prête. Quand je le serai, je vous ferai signe »

À peine arrivés à Saint-Nicolas, nous sommes partis dans la Sarthe et, à notre retour, en juillet, nous avons trouvé une lettre désespérée de la cousine

Louise : « Venez me chercher, Le Havre est un enfer ».

Nous ne l'avons jamais revue. Nous avons supposé qu'elle avait pris le *Niobé*, bateau qui, le 11 juin 1940, embarqua dans le plus grand désordre des centaines de personnes voulant échapper aux bombardements du Havre. Le navire devait simplement traverser l'estuaire. Bombardé par des avions allemands, le *Niobé* coula rapidement. Seules onze personnes survécurent à cette tragédie.

Lorsque j'évoque la cousine Louise, je préfère me souvenir du bonheur qu'elle éprouva en venant nous rendre visite avant la tragédie.

Elle entendait les bruits de la campagne et, parmi eux, le meuglement des vaches !..

Sa jeunesse venait aussi la visiter... Elle se taisait, écoutait...

La sévère cousine Louise devenait soudain joyeuse.

*

Ces visites, avant notre départ du Havre, nous les faisons grâce au tramway, vers la mer pour visiter Tante Esther, vers le Rond-point pour voir Cousine

Leroy, vers les Ormeaux, non loin d'où nous demeurons à présent, pour voir Cousine Louise.

*

Nous avons aussi de la famille à la campagne, à Rouen, à Paris... Et nous n'oublions personne dans nos visites...

Nous nous rendîmes à Paris par le train, au moins à deux occasions : pour le mariage de Paulette, la filleule de mon père, et pour l'Exposition coloniale de 1931. Les souvenirs que je garde de ces deux visites sont très fragmentaires, le plus vivace étant sans doute la vision et le vacarme quelque peu effrayants de la locomotive à vapeur !..

Pour aller à Rouen, chez Tante Alice, sœur de Maman, nous prenions vraisemblablement le car. Moins effrayant que la locomotive, il ne m'a laissé aucun souvenir. Nous nous rendions Rue du Chemin Neuf, non loin de l'église Saint-Paul.

En quel temps reculé, ce chemin fut-il neuf ? Les maisons qui le bordaient avaient un petit air médiéval et les intérieurs n'étaient guère confortables. Qu'importe ! Nous passions agréablement la journée en famille et c'était simplement trop rare !

.../...

Tante Juliette, l'oncle André et leur fils Marcel demeuraient à la Jolie, un quartier coquet sur les hauteurs dominant la ville. Un vaste jardin s'étendait devant le pavillon. Des arbres fruitiers et un potager se partageaient harmonieusement la surface, ceci sans oublier les fleurs qui se succédaient au fil des saisons.

J'aimais parfois rester à la barrière qui séparait la propriété de la rue montante. Je contemplais la côte jusqu'à son point culminant. Là-haut se dessinaient trois grands sapins. Au-delà, je ne distinguais plus rien... Ces trois arbres me fascinaient. Ils me semblaient signifier la fin du monde. En effet, qu'y avait-il au-delà ?!

Bien plus tard, à l'âge adulte, je suis partie à la recherche des sapins. Il n'y en avait plus trace... La fin du monde n'était plus en vue !

D'une façon beaucoup plus prosaïque, je me rappelle les jours de fête. Dès l'entrée, nous étions accueillis par le délicieux fumet qui émanait de la cuisine. Des repas qui suivaient, je n'ai pas de souvenir, seulement de ces arômes qui embaumaient dès l'entrée. C'était ma *Première gorgée de bière* personnelle. C'est en elle que réside tout le délice.

Nous allions aussi chez ma grand-mère, aux Trois-Pierres. Elle demeurait toujours dans la petite chaumière où ma mère naquit.

Et là, ni car, ni train pour se rendre au village. Alors, sans état d'âme, mon père nous transportait, Maman et moi, sur sa moto !..

Quand une deuxième naissance s'annonça, mon père acheta... sa première voiture ! Mais alors, Grand-mère avait quitté sa chaumière...

Dans ma mémoire, je revois la moto garée dans le petit jardin, je revois une porte à deux battants superposés, s'ouvrant sur une pièce sombre, alors que dehors resplendissait le soleil.

Maman retrouvait avec bonheur sa mère et la maison de son enfance.

*

Maman m'emmenait partout, y compris au cimetière.

L'endroit était paisible, Maman me nommait les personnes que nous visitions, me racontait brièvement leur histoire. C'était à chaque fois une rencontre. Aucun souvenir lugubre n'assombrissait ces premières visites : aucun être cher ne m'avait encore été enlevé.

*

J'appréciais l'affection de ma mère, une affection discrète qui s'exprimait surtout quand les maladies infantiles me touchaient l'une après l'autre. Elle devenait alors anxieuse et j'étais comblée de boissons chaudes, bouillons de légumes, tilleul, lait de poule... toutes choses dont, plus tard, j'ai moi aussi essayé de gaver mes petits malades... qui ne les appréciaient pas du tout !

Maman était d'une nature inquiète, je redevais ces jours-là pour elle une toute petite fille à qui elle chantait des berceuses, souvent un peu tristes, mais je ne ressentais que la présence affectueuse de ma mère.

Quand venait le temps de la convalescence, cette présence devenait plus vivante. Maman me racontait ses souvenirs d'école. Elle aimait toutes les matières, mais « ne réussissait pas très bien en rédaction... », disait-elle. Elle me racontait les prix qu'elle remportait et qu'elle lisait et relisait, et que plus tard j'ai moi aussi lus. Ces livres n'étaient pas l'œuvre de célébrités, mais de gens de terroir qui relataient de manière très pittoresque la vie des différentes provinces, entre les guerres de 1870 et 1914. Je me souviens entre autres détails, des difficultés de communication rencontrées par les soldats bretons lors de la guerre de 1870, notamment avec les

infirmières. Ils ne parlaient que breton, elles ne parlaient que français... Ces difficultés donnaient lieu à des malentendus cocasses qui engendraient le rire.

Je garde un souvenir très tendre de ces moments et je tiens beaucoup aux souvenirs qui s'y rapportent : livres, cahiers d'école où l'écriture était enseignée comme un art.

Ma première école

Je fis ma première rentrée en 1932, à l'âge de cinq ans, dans une petite école libre où de très jeunes filles nous apprenaient à lire et à écrire. Dès que la discipline était en bonne voie d'acquisition, nous changions de classe.

Mon père s'amusait fort à doubler les leçons par ses propres comptes qu'il aimait me faire réciter, comme la progression arithmétique $1+1=2$, $2+2=4$... et ainsi de suite jusqu'à 4096 !..

J'apprenais aussi les tables de multiplication. Un jour, j'étais sur les genoux de la maîtresse et je lui dis : « Je connais la table de 2 » et la lui récitai. Elle me donna deux bons points pour me féliciter. Encouragée, je poursuivis avec la table de 10 qui me valut une carte de dix bons points. Je surenchéris avec la table de 100 qui me valut... une carte de cent bons points ! J'en garde un souvenir plus glorieux que de mon diplôme de baccalauréat !

Des notions de géographie nous étaient aussi enseignées. Je revois le dessin d'un isthme au tableau. On apprenait aussi certainement ce qu'étaient une baie, un cap... mais c'est l'isthme qui

m'a frappée. J'aimais ces terres qui se regardaient sans se rencontrer, un grand mystère !

Quelquefois, au hasard de la journée, une leçon de morale plus intime s'infiltrait : une jeune maîtresse de seize ans me dit un jour : « Oh, toi tu aimes tout le monde, hein Denise ? » Je me rebellai : « Ah, non ! Je n'aime pas les gens qui ont tué Jésus ! » La réponse qu'elle me fit, songeuse, « Et pourtant, il faut les aimer aussi », me plongea dans un abîme de perplexité.

*

La deuxième année d'école fut beaucoup moins joyeuse, assombrie par l'arrivée d'une nouvelle institutrice, âgée et tout de noire vêtue : Mademoiselle Affagar. Un jour d'hiver, voulant probablement m'édifier sur la tenue adéquate à adopter par temps froid, elle me fit constater les couches de vêtements qu'elle superposait. Du noir, du noir, rien que du noir !

Les jours d'orage, elle aspergeait la classe d'une eau bénite salubre, persuadée ainsi de nous protéger des forces du mal qui, au dehors, s'acharnaient à vouloir violer l'enceinte et trépignaient de rage devant ce sanctuaire défendu par une sainte parachutée du Moyen-âge ! Prenant à témoin la furie

extérieure, elle nous mettait en garde : « Au purgatoire, ce sera pire ! »

Elle découvrit un jour un portrait d'elle réalisé par l'une de mes camarades. Un portrait certainement peu flatteur, car la menace fut terrible : « Si celle qui a commis ce dessin ne se dénonce pas, le diable va entrer par cette porte, embrocher la coupable et l'emporter ! ». De quoi trembler !..

Parfois en fin de journée, alors que nous quittions la classe, nous l'entendions prononcer une sombre méditation qui faisait sourdre en nous l'angoisse de l'inexorable fuite du temps : « Encore une journée de moins à vivre ! ».

L'angoisse transparaissait tant dans mon comportement que Maman décida de me changer d'école.

*

Des camarades de première année d'école, je me rappelle surtout les plus turbulents, ceux qui subissaient les affres de punitions dont, pour ma part, j'étais épargnée. J'éprouvais beaucoup de compassion et de sympathie pour eux. Ces gamins-là ont continué de m'interpeller et de m'intéresser tout au long de ma carrière d'institutrice.

Je me souviens d'un de ces premiers camarades, Fernand. Un jour qu'il avait dû se montrer coupable d'une quelconque bêtise, la maîtresse fit preuve envers lui d'une maladresse dont elle ne soupçonnait pas les conséquences. En guise de remontrance, elle asséna à Fernand qui venait d'avoir une petite sœur : « Tu ne mérites pas d'avoir une petite sœur. Moi, oui, je la mériterais, car je suis sage ». Une remarque effroyable qui déclencha chez le petit Fernand une crise qu'il fut difficile de contenir. Tout son corps pleurait et criait son désespoir devant la fatale éventualité révélée par la maîtresse ! Il avait dû traduire : « Si je ne suis pas sage, on m'enlèvera ma petite sœur ». Derrière sa frêle écorce, le petit dur cachait une émotivité à fleur de peau.

Bien des années plus tard, j'ai rencontré, de manière fortuite, la « petite sœur » de Fernand, Arlette, devenue adulte, et elle m'annonça la mort de son frère au bout d'un parcours de vie bien chaotique. Elle venait d'apprendre son décès dans le journal. Comme je me sentais concernée par cet événement, j'eus l'audace de proposer ma présence au funérarium. Face au visage immobile et paisible de Fernand, resurgit instantanément en moi le petit bonhomme effrayé par les menaces de la maîtresse. À l'évocation de cet épisode, Arlette s'étonna qu'un

jour son frère ait pu faire preuve de tant d'amour à son égard ! Elle en fut émue... Le frère et la sœur se retrouvaient.

Fernand, que j'affectionnais tant ! Un jour, il m'avait présentée à sa mère, fièrement : « Ça, c'est ma tit' fille ! ». Fernand, ta « tit' fille » ne t'a jamais oublié...

L'année de tous les bonheurs

1933. Cette année de si mauvaise augure pour l'Europe fut, pour nous, par l'effet du hasard, une année faste. Mes parents voyaient enfin se réaliser les fruits de leurs efforts.

Mon père, aidé par son père, par son beau-frère Eugène et par Maman, surmonta la « taupinière » d'un étage élégamment construit en briques blanches et rouges. De cet étage, on descendait dans le jardin par un perron où j'aimais m'asseoir.

Après le pavillon, furent construites les dépendances : poulailler, buanderie et garage... perfectionné, avec cuve pour la vidange (creusée dans le sol, comme chez les garagistes !)...

Et toujours s'en venait l'aide extérieure, Grand-père avec ses gaufrettes à la framboise, Oncle Eugène qui me construisit un buffet pour la vaisselle de mes poupées. Ce buffet imitait à la perfection le meuble de nos salles à manger, une œuvre toute d'adresse, de patience et de gentillesse.

Et, pendant que les adultes s'adonnaient à leur grand jeu de construction, il séjournait toujours, à proximité, des tas de sable... Avec le sable, on pouvait jouer et c'était le bonheur !..

C'est étrange, mais les souvenirs de mes premières années ont toujours pour cadre une semi-obcurité. Il faisait noir dans ma petite enfance !..

Lorsque nous emménageâmes dans cet étage doté de deux grandes baies ouvertes sur le jardin, tout devint clair et joyeux. Mes souvenirs s'enseillèrent !

L'arrivée de la TSF ne me causa aucun plaisir. C'était pour moi la venue d'un intrus : il fallait se taire au moment des informations !

L'arrivée d'une voiture fut plus appréciée...

Et il y eut surtout l'arrivée d'Odile.

Dans l'attente d'un petit frère ou d'une petite sœur, je participais avec enthousiasme à « l'acquisition » du futur nouveau-né et à la recherche de son prénom. Ne voulant pas d'un bébé au rabais, qu'officiellement mes parents allaient acheter, je cassai ma tirelire pour financer, dans la mesure de mes moyens, l'achat de ce bien précieux. En ce qui concerne le prénom, le choix de mes parents s'était arrêté sur Michel pour un garçon. Pour une fille, le choix fut plus long, jusqu'au jour où, triomphante, un journal en main, Maman m'annonça : « Je viens de trouver un joli prénom dans *Le petit écho de la mode* : Odile ». Conquise par ce prénom qui sonnait comme une note de

musique, j'approuvai immédiatement. Et puisque « ce que femme veut, Dieu le veut », mon père ne put que se ranger à notre décision. Odile arriva donc le 21 novembre 1933.

Son arrivée donna lieu à une liesse générale. Une famille italienne habitait en face de notre petit pavillon. « Bella ! Bella ! », disait la maman à notre mère en admirant Odile, la « toute belle » en effet.

Notre oncle Marcel et notre tante Hélène venaient fréquemment contempler « Croc'Odile », comme ils l'appelaient.

Odile était tout sourire. On la préférait à sa grande sœur volontiers bougon, timide. Je n'en étais nullement jalouse. Ce qui m'importait c'était la famille agrandie, plus joyeuse.

« Viens vite voir, Odile a mis sa première robe ! », me dit un jour Maman. Je participais à l'évolution de ma petite sœur. Je voyais le bébé devenir petite fille. Elle avait de beaux yeux bruns, un teint hâlé comme si elle poussait au soleil, des cheveux d'un blond doré qui bouclaient avec grâce et, qui plus est, un regard malicieux...

Coquine, Odile aimait jouer de bons tours aux uns et aux autres.

La grande sœur « sage » et trop sévère que j'étais, n'appréciait pas toujours son caractère

fantaisiste. Je me dévoilais « autoritaire », m'a-t-on dit. J'avais vécu seule pendant six ans, ma tranquillité était désormais dérangée.

Vers les trois ou quatre ans d'Odile, une petite voisine vint la chercher dans notre jardin. Ensemble, elles quittèrent le jardin, puis l'impasse, prirent la rue Auguste Blanqui et s'empressèrent de monter sur la passerelle dominant la voie ferrée. Quel plaisir trouvèrent-elles à se tenir là, dans la fumée des trains ?.. Les deux mamans, inquiétées par leur absence, se mirent en recherche. Je crois que les deux petites filles ne furent pas félicitées...

Une cousine, Guiguite, me dira plus tard, lors d'un voyage à Paris : « Je n'ai jamais vu de petite fille plus jolie qu'Odile. »

La vie à Gravelle se faisait heureuse.

.../...

Nos racines vivantes

J'ai raconté ce que je sais de nos racines familiales pour mes neveux et nièces, Myriam et Olivier, Anne et Emmanuel. Et pour Claire.

Pour Lilith, Saomai, Marie, Maïlane, Jeanne, Élie et Samuel.

Mon ascendance est la vôtre !

Je m'arrêterai là. Je n'ai pas à raconter le présent. Vous êtes le présent.

J'ai raconté Essert-La-Pierre, ce hameau du Chablais où je vous ai si souvent emmenés. Je l'ai aussi évoqué dans un conte qui vous appartient et qui chante toujours en moi.

Claire n'a pas connu Essert. Nous fîmes ensemble un autre voyage... Nous avons vibré pour une belle histoire : « la petite maison dans la prairie ». Et, ce qui est extraordinaire, Claire, c'est que tu fasses de ta vie la réalisation de ce rêve. Merci pour « la petite maison », les chevreuils dans la prairie, la Chapelle de Surieu et le chemin de Saint-Jacques.

J'ai raconté aussi pour Danielle et Françoise. Elles descendent aussi de notre grand-mère Céleste.

Toujours présentes à nos rencontres, elles savent les transformer en fêtes.

Habitée par mes ascendants les plus marquants, je m'arrête souvent au souvenir de Céleste, si vaillante tout au long de sa vie.

Je m'arrête aussi à la pensée du pieux grand-père Pitte qui, chaque matin, faisait sa prière le long des chemins et qui rencontra la mort sur une route familière.

Je pense enfin et surtout à ma grand-mère, ma plus aimée, persuadée que j'étais, dans mon enfance, de l'aimer plus que quiconque.

Nos racines nous habitent et, quand la mémoire s'éclaire, elles éclatent en un grand feu de joie. Je garde un souvenir précis d'un de ces moments de joie intense. Au cours de la guerre 1939-1945, la plupart des femmes cousaient, raccommodaient. Une fois par mois, nous recevions deux sœurs jumelles qui venaient à la maison effectuer de telles tâches. Micheline et Renée, joyeuses et bavardes comme des pies, enchantaient la maison. Nous sommes toujours restées fidèles en amitié. J'ai parfois rencontré Micheline qui habite Le Havre. Si, par contre je ne côtoyais plus Renée, il ne se passa pas une année sans que nous échangeions nos vœux.

Souvent, Renée, qui logeait à Mélamare dans la maison de ses parents, m'invitait à venir lui rendre visite. Ce que je fis un après-midi de mars 1999, un peu inquiète à la perspective de ce que nous allions pouvoir échanger, nos parcours ayant été tellement différents !

Je fus frappée à mon arrivée par la luxuriance de son jardin magnifiquement entretenu : légumes, fleurs et gazon impeccables. Alors que je la complimentai, Renée me répondit qu'elle n'y était pas pour grand-chose : quand le voisin constatait la nécessité d'une quelconque intervention, il y remédiait rapidement. Sur le seuil de sa maison, un chat se prélassait. Je la complimentai également sur la beauté de l'animal. Elle me répondit qu'il s'agissait du chat de la voisine qui venait lui rendre visite. À ces anecdotes, je compris que le voisinage n'était pas un vain mot dans cette « Petite rue » de Mélamare. Renée me fit visiter son petit domaine. Dans la cuisine, je fus étonnée par l'ordre et la sobriété du lieu. Il me sembla que chaque objet portait en lui la justification de sa présence. Rien d'inutile n'encombrait les lieux. Dans la chambre, elle m'indiqua le fauteuil de prière que des problèmes de genoux la contraignaient à utiliser. Renée parlait de cela avec un sourire tranquille et je

me sentais de plus en plus à l'aise dans cette maison. Elle m'invita à la suivre dans la salle à manger pour bavarder. La pièce, nimbée d'une belle lumière d'après-midi, contenait les meubles de ses parents et des ustensiles de cuivre parfaitement astiqués. À travers des vitres d'une propreté parfaite, le soleil jouait sur ce bel agencement de bois et de cuivres. Émerveillée, je lui fis part du bien-être qui m'envahissait dans cette pièce. Renée m'éclaira : « Cela ne m'étonne pas ! Vous êtes ici dans une salle de classe, à l'endroit même où mes parents et grands-parents ont appris à lire ! Et peut-être aussi les vôtres... ». La maison de Renée était autrefois une petite école où enseignait et logeait une religieuse. Je compris pourquoi une joie totale m'habitait depuis mon arrivée chez Renée. Je retrouvais à la fois le lieu de vie de mes ancêtres en même temps que l'atmosphère des classes que j'aimais depuis mon enfance.

Sur le point de prendre congé de Renée, cette dernière me proposa de saluer une de mes anciennes élèves qui habitait dans le voisinage. Gisèle arriva donc, entourée d'une ribambelle de petits enfants. J'eus beau tout faire pour tenter de lui raviver la mémoire, Gisèle ne se souvenait pas de moi. Je lui rappelai la proposition quasi-quotidienne que, tous

les midis, durant les deux années qu'elle passa dans ma classe, elle me fit, de me rapporter un bifteck ou sa variante... : « Vous faut pas plutôt une escalope ? ». Je lui rappelai les très nombreuses récréations qu'elle avait passées à tenter de mémoriser les tables de multiplication. Gisèle avait tout oublié : les leçons et la maîtresse avec !

Je les quittai tous, en fin d'après-midi, les bras chargés des fleurs de Renée et accompagnée par les grands signes des enfants, heureuse malgré l'absence de mémoire de Gisèle. Rarement une visite me combla autant. La joie procurée par ces moments est restée intacte. J'avais certainement retrouvé là des attaches très profondes. Celles que j'essaie de transmettre.

Je vous ai, je crois, « raconté ma vie », une « vie très ordinaire ». Peut-être ai-je essayé de tricoter une maille entre les générations passées et la vôtre ?..

Comment vous faire un instant habiter ce passé ? J'ai cru le faire en évoquant ce soir de mars 1999 chez Renée Courseaux. Comment vous transmettre ce que j'ai ressenti chez elle ? Un passé resté présent, tangible. Je pouvais l'habiter, le respirer. J'étais entrée dans une maison humble et séculaire, semblable à celles qu'avaient habitées nos ancêtres chaumiers, fermiers, potiers. Un mobilier cauchois.

Un buffet et une horloge sans doute façonnés à Saint-Romain de Colbosc, comme les nôtres. Aucun superflu chez Renée, seulement le nécessaire, parfaitement entretenu. Cette sobriété révélait la beauté essentielle à chaque objet. Le soleil du soir venait offrir sa lumière aux bois et aux cuivres ; il révélait l'âme des choses utiles et belles.

Dans la salle, qui avait été salle de classe, je cessais d'être moi-même, j'étais cette institutrice d'un autre siècle qui, dans son dévouement de chaque jour, avait vu passer des années toujours semblables et toujours nouvelles. J'imaginai à cette vieille « bonne sœur » un beau sourire heureux dans un visage tout ridé. J'aime les rides, elles sont le langage des ans.

Pour conclure la journée, Renée m'avait conduite à la sacristie où elle devait ranger le linge d'autel. Là encore, une fine odeur de cire et d'encaustique laissait deviner le monde secret des offices en préparation. Renée avait ouvert la porte qui nous reliait à l'église. « Pourquoi, regrettait-elle, notre église ne s'appelle-t-elle pas Sainte-Honorine ? Nous avons la chance d'habiter le même village que cette petite martyre et personne n'en fait cas ! »

Maman aussi naquit à Mélémare, comme Renée, comme Sainte-Honorine... Ma famille et moi-même

avons vécu la majeure partie de notre vie à Graville Sainte-Honorine, ce lieu où fut retrouvé le corps de la petite sainte.

Dans mon enfance, on visitait souvent l'abbaye. Nous y contemplions le sarcophage percé d'une ouverture circulaire qui avait contenu le corps de la sainte avant que celui-ci ne soit déplacé à Conflans-Sainte-Honorine. Dans l'ouverture, les sourds passaient leur tête dans l'espoir de retrouver l'ouïe.

Derrière l'abbaye, se trouvent les jardins puis les murs de la grange à la dîme. Maman me disait : « Ils ont été construits il y a plusieurs siècles ». Je sentais le vertige m'habiter à l'évocation du temps. Je savais déjà que j'aimais l'histoire, cette science qui rend au passé sa présence, cette science du lien. De la même manière, je souhaiterais que mon récit provoque chez ceux qui le liront la même impression de lien avec le passé, avec les ancêtres, qu'il les rende tout à coup tangibles.

Les étoiles sont allumées

Dans les espaces de liberté que j'avais vécus à Bolbec, pendant la guerre et au début de mon adolescence, j'ai découvert des joies nouvelles en compagnie de Colette, des joies simples qui ont eu un impact sur mon devenir, qui, très discrètement, m'ont ouverte à un au-delà de mon enfance protégée. Je relaterai deux anecdotes de cette période d'ouverture au monde.

Un jour, alors que je me rendais en classe, je rencontrai une petite fille qui venait de remplir son broc à la fontaine. Elle était aux prises avec une bande de gamins qui renversèrent le récipient. Hors de moi, face à cette attaque injustifiée, je consolai l'enfant, l'aidai à remplir à nouveau le broc et la raccompagnai chez elle. Cette simple action me procura une joie dont l'intensité me surprit.

Un autre jour, en compagnie de Colette, ce fut la libération d'un lapereau enserré dans un collet. Le spectacle du petit animal qui détala aussitôt libéré me procura un bonheur semblable.

J'avais déjà rencontré la joie dans mon enfance, la chaleur inattendue d'une classe d'automne quand notre douce maîtresse nous invitait à dessiner, ou

encore lors de ces soirs de juin quand s'attardaient les hirondelles.

Je venais là de m'ouvrir à une autre joie, à une découverte : le pouvoir de reconforter, de redonner vie. Des cordes nouvelles vibraient en moi.

Pendant ces années si décisives de l'adolescence, Colette se trouvait liée à ces expériences intimes qui ouvrent, et pour toujours, sur un au-delà du moment présent.

*

J'ai vécu les premiers temps de la guerre bien loin des préoccupations des adultes. Avec Arlette et Colette, nous avons fondé le « club du rêve ». Au grand dam de la maman de Colette pour qui une telle insouciance en pleine guerre, face à la misère et à la solitude de certains, était fautive. Sa réaction nous incita à transformer notre club et sa finalité. Le « club du rêve » devint le « club Saint Martin ». Son but, humanitaire cette fois, consistait à aider les « vieux » abandonnés. Nous sommes donc allées rendre visite à des personnes vivant dans une misère que nous ne soupçonnions pas jusqu'alors. Pleines de bonne volonté, mais ne sachant pas bien quoi faire pour nous rendre utiles, nous eûmes l'idée de récolter les biscuits à la caséine que l'on nous

distribuait à l'école et de les donner à nos vieux amis. Une de ces amies m'avoua un jour : « la nuit, quand j'ai une petite fringale, je les mange, vos biscuits ». Lorsque plus tard, un jour de l'été 1944, alors qu'elle était devenue impotente et que je la visitai à l'hôpital, je la trouvai installée dans une salle aux lits si nombreux qu'il me fut difficile de me frayer un chemin pour l'atteindre. Les visages de certains patients, non protégés par une étamine, étaient les terrains de jeu des mouches. J'ai gardé de cette visite un souvenir cauchemardesque. Les activités sociales de notre club ont quelque peu fait vaciller notre joie de vivre. La misère se révélait un gouffre insondable. Et cependant, il nous fallait continuer.

*

Quelques soixante-dix ans plus tard, Jeanne était avec moi, sur la terrasse. La nuit était tombée. Je ne voyais qu'une voûte sombre au-dessus de nous. Mes yeux ne voyaient plus guère. Je demandai à Jeanne :

« Vois-tu des étoiles dans le ciel ?

- Oui, me répondit-elle avec beaucoup de sérieux, de gravité peut-être, les étoiles sont allumées »

Les étoiles sont allumées !

Elles se sont allumées peut-être aussi tout au long de ma vie au beau ciel de la conscience.

Je me rappelle ce matin d'hiver ; je me rendais au Cours complémentaire. C'était en 1942, 1943 peut-être. Nous vivions sous l'occupation et nous étions contraints à l'heure allemande. La nuit déferlait sur la matinée.

Pourquoi me suis-je arrêtée sans raison extérieure au croisement des rues Guillet et de la République ?

Une question avait surgi en moi.

Je n'étais pas Saint Paul sur la route de Damas, mais... je m'étais arrêtée.

« Pourquoi suis-je sur la terre ? »

La question était en moi, toute nue, seule, sans commentaire, sans raison...

« Pourquoi suis-je sur la terre ? »

Je repris le chemin de l'école avec une question terrible et sans réponse.

Plus tard, à l'oral du brevet élémentaire, à l'épreuve de morale, il me fut posé, de l'extérieur cette fois, une question à laquelle je ne pus répondre et qui me poursuivit des années durant. :

« À quoi pensez-vous quand vous dites « moi » ? ».

Je restai dans la plus grande perplexité.

L'examineur semblait prendre plaisir à l'inconfort dans lequel sa question m'avait plongée.

« ... Mais, je ne pense pas à « mon » corps...
Mon corps est à moi, il n'est pas « moi »

Il en est de même de ma pensée...

Le « moi » m'apparaissait insaisissable et je me sentais perdue..

L'examineur s'amusait toujours. Je sus ensuite qu'il était allé rencontré mon professeur de lettres, pour lui demander sans doute s'il m'arrivait souvent d'être aussi embarrassée...

Quant à moi, je quittai l'examineur que j'avais tant diverti et j'emportais la question sans réponse.

Je pensais naïvement que la classe de philosophie répondrait à ces questions...

La philosophie ?

Cela me rappelle Olivier.

Olivier, lorsqu'il était adolescent, avait pour habitude de glisser dans ma valise quelque livre de philosophie... Je me souviens de Kierkegaard. J'ouvris le livre et m'ennuyais tant chaque fois que j'en reprenais la lecture que je m'endormais ! Olivier s'en fâcha : « Mais, ce ne sont pas des somnifères que je te confie, c'est une lecture !.. ». Kierkegaard n'empruntait pas mes chemins... Ou, plutôt, je n'empruntais pas les chemins de Kierkegaard.

L'Église aussi aurait pu amorcer quelque réponse... Mais c'étaient ses thèses qui, plutôt, posaient questions

Un jour, avions-nous 13 ans, 14 ans ?, j'entraînai Colette, mon amie de toujours, jusqu'à la porte du vicaire de la paroisse :

« Monsieur l'abbé, pourquoi les bébés non baptisés n'ont-ils pas droit au Ciel ? Ce n'est pas juste !

- Ils n'ont rien fait de mal et ne peuvent que rencontrer la joie, le bonheur éternel... Peut-être différemment ? nous répondit l'abbé, avant de nous offrir une métaphore inattendue : vous savez, actuellement, nous sommes heureux de bénéficier de la TSF. Grâce à elle, nous entendons ce qui se dit, ce qui se chante au loin... Mais un jour, nous connaîtrons la télévision, nous verrons sur un écran ce qui se passe au loin. Ce sera un bonheur différent... »

Ébahies, Colette et moi en oubliâmes l'objet de notre visite. Un jour, nous bénéficierions de la télévision ! Nous ne nous étions pas déplacées en vain ! Nos prêtres ne manquaient vraiment ni d'imagination ni d'humour !

Quelques années plus tard, à Rouen, nous rencontrâmes un groupe de normaliennes intéressées

par les questions religieuses. Le groupe était animé par l'abbé Touzé. Inoubliable abbé Touzé qui, tout juste de retour des camps d'Allemagne, avait repris ses cours de français à l'institution Join-Lambert.

Un jour, alors qu'un tableau encombrait les lieux, sa première pensée fut d'appeler le factotum, avant de très vite se raviser et de penser tout haut, avec son humour habituel : « Non... J'ai été docker à Magdeburg, je peux le porter moi-même ! ». Aux premières heures de l'après-midi, le père d'un élève se présenta à la direction, passablement énervé : « Comment ? Je me prive pour inscrire mon fils chez vous, pensant qu'il y recevrait une éducation supérieure ! Et j'apprends que son professeur de lettres est un ancien docker !.. »

L'abbé Touzé, c'était l'inattendu, une façon unique de présenter toute chose... Même l'évangile : Saint-Pierre y était un « brave zig » ! Son langage enchantait Raymonde : « Si Saint-Pierre est un brave zig, je veux bien écouter ce prêtre-là ! ».

Avec son béret basque, sa grande cape ouverte sur une soutane noire et son profil à couper le vent, il avait fière allure, notre abbé Touzé. « Si je n'avais pas été prêtre, j'aurais été marin », disait-il parfois.

Grâce à son écoute simple et chaleureuse, nous avions tout le loisir de poser nos questions sans

nombre... Mais, à mon étonnement et, parfois, à ma déconvenue, elles venaient échouer au beau soleil d'une foi vivante et solide comme le roc...

L'abbé Touzé, sans doute mon plus grand ami sur cette terre... Je ne suis pas seule à être restée fidèle à ce prêtre pétri de culture, à cette intelligence fine et profonde, à cette fantaisie qui ensoleillait chacun de ses propos. L'abbé s'est éteint dans son grand âge, fidèle à sa bonne ville d'Yvetot où ses parents avaient été pharmaciens.

Les visites que nous lui fîmes dans sa maison de retraite furent des rencontres heureuses. Il avait gardé ses inimitables talents de comédien et savait dire sa peine avec son sourire de toujours.

« Pouvez-vous dialoguer ici, Monsieur l'abbé ? »

- Pas beaucoup... En salle à manger, je suis à la table des « sans-sel », et les « sans-sel », i causent point ! »

Tout passe mieux avec l'accent cauchois...

Quand je fus touchée par la tuberculose, deux autres normaliennes de la promotion étaient aussi arrêtées pour maladie. L'abbé Touzé proposa une lettre tournante dans laquelle chacune pourrait réfléchir, réagir. Cette initiative me ravit. J'allais enfin pouvoir m'exprimer. D'une lettre à l'autre, je cheminais dans l'inextricable fouillis de mes

questions sans nombre. J'étais pire que Pierre lorsqu'il avait cinq ans...

Entre temps, je lisais la Bible, cette bible achetée à mes amies protestantes Arlette et Françoise. La Bible était à mes yeux la forêt de Brocéliande. Un jour, comme dans la forêt où le merveilleux n'est jamais absent, je me suis arrêtée... et pour toujours. Les questions, nombreuses comme les arbres de la forêt, m'encerclaient, m'étouffaient, me désespéraient.

Je lus alors la lettre de Saint Jean.

« Celui qui aime est né de Dieu et connaît Dieu »

Le miracle fut cet instant où j'entrevis la source des « pourquoi »... C'est parce que j'aime ces souffrants, hommes, bêtes, arbres de tous les temps, de toutes les planètes, que je me pose tant de questions.

Je n'étais plus prisonnière, j'étais dans une clairière immense d'où jaillissait une source :

« Celui qui aime est né de Dieu et connaît Dieu ».

Ce fut le grand retournement, le moment où je compris que le mouvement qui me portait aux

questionnements portait en lui-même sa propre lumière, il était « connaissance ». Celui qui aime « connaît », « connaît Dieu ».

Aimer, n'est-ce pas communier,
être « un » avec l'autre,
avec tous les autres,
les vivants
de tous les temps,
de tous les mondes visibles et invisibles...

Aimer, c'est, avec eux, vouloir accéder au bonheur.

Aimer, c'est dire « nous ».

Voilà pourquoi le « je » était insaisissable, il ne trouvait son sens que dans le « nous ».

Tout devenait limpide.

Aimer, geste cosmique, geste intemporel.

Je savais avoir abordé à une source inaltérable.

Mais il me fallait revenir dans le temps et dans l'espace, dans le chaos du paradis perdu. Cependant, je tenais le fil d'Ariane.

Dans le labyrinthe des finitudes, des limites et des brouillards, l'intention des profondeurs se profilait, échouait, se relevait et ne renonçait pas.

L'attention à tout être et à toute chose se révélait une alliée sûre, une lumière inhérente au cheminement.

L'attention...

J'y fus appelée un jour et je m'en émerveille encore.

Au sanatorium de Saint-Jean-d'Aulps, un inspecteur des écoles, venu visiter les normaliennes, eut cette remarque qui s'inscrivit dans ma conscience et y demeura : « Vous serez maîtresses d'école, pas seulement en classe, mais toujours et partout... Toujours et surtout quand vous écouterez les arbres... »

Écouter les arbres.

Écouter les bêtes.

Ils ont été les premiers vivants...

Ils ont enfanté l'homme.

Ils sont nos parents, nos frères, nos sœurs, notre famille.

Merci aux hirondelles de mon enfance.

Merci aux troupeaux carillonnants des Aravis, quand s'adoucit l'été, à l'heure de septembre.

Merci aux mille protégés de Marie-France, à nos amis à quatre pattes.

Merci aux grands lièvres qui se dressent sur le chemin de Champuis. Étonnés et confiants, ils nous regardent passer.

Que la planète bleue ne soit pas seulement *Terre des hommes*, mais Terre des vivants.

Pascale, ma filleule, m'a offert un livre intitulé *Pieds nus sur la Terre sacrée*, un recueil de sagesse indienne.

Ce que j'ai confusément ressenti tout au long de ma vie, les Indiens des grands espaces l'ont ressenti, pensé et vécu...

Alors, chut...

« Ecouter les arbres... »

Je vous quitte sur ce mot immense.